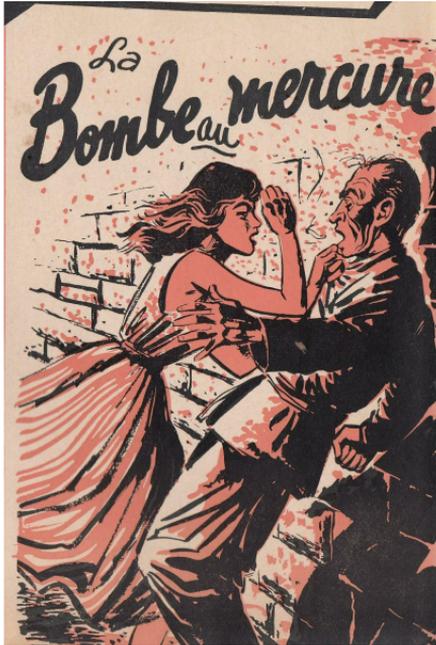


JEAN BEAUMONT

La bombe au mercure



BeQ

Jean Beaumont

Diane la belle aventurière # 062

La bombe au mercure

roman

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *Littérature québécoise*

Volume 491 : version 1.0

La bombe au mercure

Collection *Diane la belle aventurière*
gracieuseté de Jean Layette

<http://www.editions-police-journal.besaba.com/>

I

C'est par le train Bleu que Diane et Saita se rendirent à Paris.

Il avait préféré le train parce qu'il aurait le temps de lui expliquer ce qui était à faire là-bas.

C'est en gare Saint-Lazare qu'ils descendirent donc, arrivant de Marseille (et de Florence en étant venus par Pise, Gênes, Nice et Cannes.)

Ils arrivèrent sans retard, vers dix heures du soir, et se firent conduire au petit Hôtel Daunou, rue du même nom.

Hôtel discret, propre, d'un certain luxe et d'un prix abordable, où l'on dort paisiblement et bellement.

Ils avaient réservé une suite de deux chambres séparées par un salon.

— Nous allons vivre en gens mariés, avait blagué Saita. Diane n'avait pu s'empêcher de

jeter un regard vers les moignons de bras de son ami.

– Dis, fit-il, ai-je besoin d'aide en quoi que ce soit ? Avec mes moignons, mes dents et mes lèvres, j'arrive à faire à peu près tout ce que je veux, sauf peut-être enfiler mon pantalon. Et j'y arriverai bientôt.

Il ajouta, le regard plein d'un défi amusé.

– Tu apprendras qu'en ce bas-monde, peu de choses sont vraiment irremplaçables...

Saita était fort beau garçon.

Mutilé de guerre, il n'en restait pas moins un grand type à l'allure athlétique, au visage sérieux, mais dont les yeux riaient souvent.

Un homme fort désirable pour toute femme de bon sang, bon désir.

L'arrangement des chambres, à l'hôtel, lui plut beaucoup.

Elle gardait la discrétion de sa chambre mais la proximité de Saita.

Et pourtant, c'est à la bombe au mercure qu'ils

auraient dû réfléchir.

Ce problème était le seul, le plus grand, et le plus urgent.

N'était-ce que pour les vingt mille dollars offerts pour retrouver le professeur Ubakim.

Mais devant l'amour.

Devant la belle nuit à deux, la bombe au mercure et le professeur Ubakim prenaient figure d'arrière-plan.

En fait, ce ne fut que le lendemain matin, au petit déjeuner, qu'ils songèrent aux choses sérieuses.

De l'hôtel Daunou au carrefour de l'Opéra, il n'y a qu'un pas.

Diane emmena Saita prendre le petit déjeuner à la terrasse du café qui fait l'angle du Boulevard de la Madeleine et de l'Opéra.

L'endroit était à peu près désert, si tôt le matin.

Devant des croissants et du café au lait, ils purent reprendre contact avec la réalité.

– Je résume ce que tu me disais hier, fit Diane.
Corrige-moi si je me trompe.

– Vas-y.

– Un certain pays qu'il ne faut pas nommer subventionnait un professeur de chimie nucléaire et de physique dans ses travaux de recherche.

– Le professeur Ubakim.

– Oui. Cet homme a conçu le principe d'une bombe au mercure d'une force de déflagration au triple de celle d'une bombe H.

– C'est ça.

– Avec la caractéristique tout à fait étonnante de ne peser que dix livres et d'être d'un fonctionnement d'une enfantine simplicité.

– Très juste.

– Autrement dit, n'importe quel pays, fut-il un état nègre du centre de l'Afrique, pouvait se permettre de posséder un millier de ces bombes.

– C'est exact.

– Et comme chaque bombe peut détruire une ville de la grandeur de Paris et de Londres, ou de

New-York et Chicago, il s'ensuit que ce secret est d'un immense danger pour la sécurité mondiale.

– C'est exactement ça.

– Or, le professeur Ubakim, ainsi que son secret, a été enlevé par un groupe agissant pour une puissance étrangère.

– On a pu suivre une piste jusqu'à Paris. Mais ici, la piste est perdue.

Diane réfléchissait.

– Il y a une chose, dit-elle, que je ne comprends pas, et c'est pourquoi nous avons accepté de retrouver le professeur.

Saita la regarda d'un air surpris.

– Que veux-tu dire ?

– Enfin, le pays qui nous paie est un petit pays. Les gens qui ont kidnappé le professeur sont les agents d'un autre petit pays. Pourquoi ne pas les laisser débattre leur affaire ensemble ?

– Ah ! mais voilà, c'est plus compliqué, tu sais.

– Pourquoi ?

– Ubakim n'est pas un citoyen de ce premier pays qui l'avait pris à son service.

– Et puis ?

– Lorsqu'il a été engagé, il a fait stipuler dans son contrat qu'il voulait protection complète, et aucun ennui. Qu'au premier ennui, il livrerait tout simplement son secret au monde entier...

– Ah ! je vois maintenant.

– C'est SURTOUT ce qu'il faut empêcher.

– Naturellement.

– Quand on m'a approché au début, j'ai demandé tous les documents relatifs à l'affaire. J'aurais refusé, tu sais. J'avais la même opinion que toi, de les laisser se débattre.

– Et tu as changé d'idée par la suite...

– Parmi les documents, il y avait le contrat. Or, en voyant cette clause où Ubakim menaçait de révéler le secret de la bombe au mercure au monde entier, j'ai décidé que l'affaire devenait aussi la mienne.

– Et la mienne...

– J’ai naturellement songé à toi. Je savais te retrouver à Florence. Moi, j’ai les bras coupés. Je puis faire des choses surprenantes...

– Je sais, interrompit Diane avec un sourire de ravissement.

– Merci... Mais dans les aventures de ce genre, où il peut y avoir de la casse, je ne suis pas des plus efficaces.

– Évidemment.

– Alors j’ai songé qu’à nous deux...

– Et tu as bien fait. D’abord, pour sauver le monde, et ensuite en vue des vingt mille dollars.

– Voilà.

– Maintenant, dit Diane, il faut trouver Ubakim. Qu’est-ce qu’on sait ?

– Une chose, c’est que dans la bande des ravisseurs, il y avait un individu du nom de Ouled. Or, cet Ouled est une sorte de bandit parmi les agents étrangers.

– Un homme à tout faire...

– Oui. Il travaille pour un pays, pour l'autre, peu lui importe. C'est un homme habile, qui coûte cher mais qui vaut son prix.

– Donc, aucune loyauté.

– C'est juste.

– Et il est à Paris ?

– Il se tient ici plutôt qu'ailleurs, oui, le payer plus cher que les autres l'ont payé, il parlera et...

– Dieu fasse que ce soit aussi facile que tout ça... Écoute, j'ai télégraphié à un copain ici. Je lui ai demandé de me trouver l'adresse de ce Ouled. Il n'en a pas été capable.

– Ton copain est un maladroit.

– Tu crois ?

– Mais oui. Trouver l'adresse de quelqu'un, c'est facile.

– Je te souligne ceci. Le copain en question est un agent de la Sûreté de Paris.

– Ah !

– Voilà ! Évidemment, comme agent, il a un handicap.

– Trop connu... ?

– Oui. J'ai meilleur espoir en ce qui nous concerne. Nous ne prendrons pas les méthodes officielles.

– Lesquelles, alors ?

– Voici. Ouled se tient souvent à deux cabarets de Pigalle. Le Soleil Ardent et La Lune Ébranchée.

– Ton copain aurait pu le retracer par là...

– Il n'a pas pu.

– Et alors nous ?

– C'est à voir. Nous avons peut-être des chances. Mon plan est d'y aller ce soir.

– Don... Mais il n'y a pas d'autres traces d'Ubakim à Paris, aucun autre indice que l'ami Ouled ?

– Oui et non... Les agents du pays qui avait engagé Ubakim ont découvert un endroit où le professeur a demeuré pendant deux semaines...

– Donc, il était libre.

– Non. Il demeurait là avec deux autres

hommes.

– Je comprends. Prisonnier virtuel.

– Oui.

– Et alors ?

– Les agents ont tenté d'obtenir quelques renseignements de la concierge. Elle ne savait rien.

– La concierge ne savait rien !

– Absolument rien.

– C'est bizarre.

– Oui... Et si la tangente Ouled ne nous réussit pas, nous pouvons toujours causer un moment avec cette concierge.

– C'est ce que je pensais.

Diane se leva.

– Alors, c'est ce soir, à Pigalle, que nous commençons la chasse ?

– Oui... Fin d'après-midi, car Ouled sortait vers cinq heures et apparaissait dans ces endroits et dans les cafés avoisinants.

– Tu parles au passé... ?

– Une habitude plus qu'autre chose... Je ne sais rien, je n'ai donc pas d'intérêt à parler au passé ou au présent...

– Ce soir, cinq heures, donc.

– Oui.

– Cela nous laisse la journée libre... ?

– Oui.

– Alors comme nous sommes ici à cent pas de la rue de la Paix, du Faubourg St-Honoré, et des Galeries Lafayette, je passe ma journée à redevenir femme...

– Du « shopping » ?

– Exactement.

– Et moi, je démissionne du coup.

Diane éclata de rire.

– Je comprends ! Où iras-tu ?

– Je vais passer la journée à des terrasses de café, à regarder passer la vie.

– Et pour luncher, nous nous rencontrons ?

- Comme tu voudras.
- Ça me ferait plaisir.
- Disons chez Drouot ?
- Disons.
- Il y a un café tout à côté. Nous nous rencontrons là, nous prenons un vague apéritif, nous entrons chez Drouot à... à une heure trente tapant ?
- D'accord.
- Alors, à tout à l'heure ?
- À tout à l'heure, à une heure, au café dont tu parles.

II

Le même soir, à cinq heures, Saita et Diane se partageaient la besogne.

Diane entra seule au café du Soleil Ardent.

Saita, de son côté, s'occupait de la Lune Ébranchée.

Diane prit une table au fond, bien seule, pour avoir le loisir d'observer.

C'était un endroit assez mal famé, peuplé de visages n'inspirant aucune confiance.

Au bar, plusieurs filles causaient, attendant et l'heure propice et les clients.

Elles avaient fait silence en voyant entrer Diane.

La belle Diane, resplendissante, au corps à faire pécher un pape.

Ses cheveux roux retombaient aujourd'hui sur

le dos.

Sa robe pour le moins provocante, l'étoile de vision sur ses épaules, tout ceci ne manquait pas d'attirer l'attention.

Mais c'était voulu.

En cet endroit, attirer d'attention était jusqu'à un certain point d'inspirer la confiance.

Ce sont les obscurs et des insignifiants qui sont dangereux pour les gens de Pigalle.

Elle n'était pas assise depuis dix minutes que l'une des filles, blonde, assez jolie, mais aux yeux durs, se détacha et vint vers la table de Diane.

Elle prit place sur l'une des chaises, n'attendant aucune invitation.

– T'es nouvelle ici ? demanda-t-elle.

Diane joua le jeu.

Elle fit la moue.

– Probable.

– Où tu travaillais, avant ?

– En bas...

Diane montra loin, direction place de la Madeleine...

Et en effet, son geste était logique. Place de la Madeleine et sur les Champs-Élysées, il y a des filles richement vêtues, comme Diane l'était aujourd'hui.

– Tu vas travailler ici ?

Diane hésita un moment.

La fille continua sans attendre de réponse.

– Nous, on veut le savoir, à cause des prix. Tu vas travailler avec nous ou contre nous.

La question était classique.

Et Diane savait que d'y mal répondre entraînerait la catastrophe.

On ne l'embêterait pas le même soir.

Mais elle serait prise en embuscade dans quelque coin noir, tard dans la nuit et on lui servirait sa leçon.

– Je ne viens pas travailler.

La fille releva les sourcils.

– Ah !

– J’ai affaire à quelqu’un.

La fille ne la croyait pas.

– Je cherche quelqu’un, parce que j’ai affaire à
lui.

La blonde resta silencieuse un moment.

– Tu le jures ?

– Qu’est-ce que je viendrais faire ici ? À vos
prix ? En bas, j’ai tout ce que je veux !

En bas c’est le territoire du Marseillais. Les
filles de la Butte aimeraient bien aller y travailler
mais ce n’est pas facile.

Il faut être jeune et jolie.

Et puis être bien vêtue.

Savoir parler comme une dame...

– Tu es contente d’être en bas ?

– Je ne le fais pas dire...

– Sûr que c’est meilleur qu’en haut, ici. Mille
francs, deux mille... Parfois un Amerloque, alors

on peut le taper pour cinq mille... c'est rare...

– Oui. Et en bas, c'est de dix mille francs en montant. Alors, tu vois ?

– Oui, je vois.

– C'est un gars que tu cherches ?

– Oui.

– Pour affaire ?

– Oui. Tu le connais, c'est Ouled ?

Un moment, le visage de la blonde se referma.

Elle se pencha vers Diane.

– Ne dis jamais ce nom aussi fort, murmura-t-elle.

– Ah ! pourquoi ?

– Tu veux voir Ouled ?

– C'est un nom dangereux..

– Oui.

– Par affaire que tu dis ?

– Oui.

– Tu jures ?

– Pourquoi autre ?

La Blonde haussa les épaules.

– Je ne sais pas... je ne sais pas...

– Il est à toi ?

– Il est à personne. C'est nous qui sommes à lui..

– Tiens je comprends.

– Alors, tu vois, ce n'est pas un nom que l'on prononce...

– Eh ! oui, je vois... Il vient ici, parfois ?

– Assez souvent... Pour le moment, il se cache. Alors il vient déguisé, et sous un faux nom.. Tu veux lui faire son affaire ?

– Non... J'ai de l'emploi pour lui. Quelqu'un d'en bas...

– Ah ! c'est une autre chose...

– De bel emploi. Il en sera content.

– Ben alors, ça s'arrangerait...

– Tu peux l'emmener ici ?

– Je vais passer le mot ici et là. Je ne promets

rien.

– Je serai avec un type, deux bras coupés.
Nous avons tous deux la même affaire à traiter.

– C'est lui qui veut le voir ?

– C'est nous deux, pour le gars d'en bas, de
Neuilly.

– Alors je passe le mot.

– Ce soir, à dix heures, ici, même table. Qu'on
la garde libre.

– Bon.

– J'attendrai jusqu'à dix heures quinze. S'il ne
vient pas, c'est au Marseillais qu'ira le travail.

La Blonde ouvrit grand les yeux.

Tant d'audace la surprenait.

Menacer Ouled de faire bénéficier son grand
rival, le Marseillais, de l'affaire.

C'était du sacrilège.

Elle ne savait pas, la Blonde, que Diane ne
connaissait rien des organisations du vice à Paris.

Que si elle avait employé le nom du

Marseillais, c'était justement parce que la Blonde elle-même l'avait mentionné.

Et que Diane, intelligente et rusée, s'en servait maintenant.

Diane sortit du café, et se dirigea vers l'autre côté de la place, vers le café de la Lune Ébranchée.

Mais elle rencontra Saita à mi-chemin.

– Du nouveau ? demanda-t-elle.

– Rien. Voyage bredouille. J'ai tenté de faire parler le barman...

– Il n'a rien dit ?

– Il n'a même pas semblé savoir qui était Ouled.

– Ce serait impossible.

– Pourquoi ?

– Les filles de la Butte, elles travaillent toutes pour Ouled.

– Ah ! c'était une occupation que je ne lui connaissais pas.

Diane narra brièvement l'épisode avec la Blonde.

– Alors, dit Saita en riant, te voilà rendue fille de joie de la Madeleine ?

– Oui.

– Tu es formidable.

– Le plus beau, c'est que nous avons rendez-vous avec Ouled ce soir à dix heures, au Soleil Ardent.

– Bon... tant mieux. C'est du beau travail. Allons dîner. Il y a une brasserie, tout près, où l'on mange bien.

– Allons-y.

III

À dix heures, Diane et Saita étaient assis à la table gardée libre pour eux au cabaret du Soleil Argenté.

Au bar, trois filles, dont la blonde.

Il passait dix heures de deux minutes quand un homme entra rapidement dans le café.

Il s'en fut échanger un mot avec le barman, qui lui montra la table.

La blonde s'était redressée et observait la scène.

L'homme vira sur des talons et s'en vint tout droit vers la table de Diane et de Saita.

– Vous voulez voir Ouled ? dit-il.

En parlant, il les scrutait tour à tour.

– Oui, répondit Diane posément, nous voulons voir Ouled.

– Alors, suivez-moi, il vous attend.

– Où ça ? fit Saita.

L’homme eut un rictus.

– S’il ne vient pas ici, c’est qu’il n’y tient pas.

Vous verrez bien où je vous amène.

Diane se leva.

Elle fit un signe à Saita.

– Allons-y, dit-elle. Nous avons absolument à parler à Ouled.

– Très bien.

Ils sortirent.

Mais en se dirigeant vers la porte, Diane vit la blonde qui lui faisait des signes désespérés.

Elle ne fit pas mine de la voir.

L’important était de voir Ouled.

Et c’était là qu’on les conduisait.

Une grande limousine attendait à la porte.

– Montez, dit l’homme.

Il y avait deux autres hommes déjà dans la voiture.

Diane monta et se trouva entre deux hommes sur le siège d'arrière.

Saita, lui, se trouva assis devant, avec leur escorte, qui était en même temps le chauffeur.

L'auto roula, descendit par la rue Notre-Dame de Lourdes jusqu'au Boulevard des Italiens, enfila la rue de l'Opéra jusqu'à la Seine, et roula le long des quais.

– Où nous menez-vous ? demanda Diane lorsqu'elle les vit se diriger vers les quais de Bercy.

Bercy où tout est sombre et désert, à dix heures du soir.

– Vous verrez bien.

– Ils traversèrent, atteignirent Bercy, roulèrent dans une rue noire, où rien ne bougeait.

Très soudainement, comme si le geste avait été concerté, l'auto stoppa.

L'un des hommes derrière assomma Diane.

Et en même, d'un coup de garcette, le chauffeur assommait Saita.

Puis l'auto fila à toute vitesse vers la porte des Italiens et la Nationale 7, qui, passant par Orly, descend droit sur Lyon.

Quand elle ralentit c'était à Tournus, ville de châteaux et de paix sereine.

Et c'est vers l'un des châteaux qu'elle se dirigea.

Elle en franchit le pont-levis, puis les lourdes portes, qui se refermèrent.

Elle roula un instant dans la cour intérieure et s'arrêta devant une poterne.

Des hommes sortirent, qui s'emparèrent de Diane et de Saita.

IV

Pendant ce temps, un événement se passait.

Dans un appartement, à Paris, un homme, seul, était à rédiger un câblogramme.

« Diane, voulez-vous sauver le monde : je suis au bout de mes forces : lorsque je parlerai, le monde sera fini. »

Et l'homme, ayant rédigé le message, le plia et le mit sur la table.

Il était seul.

Personne ne savait qu'il était là.

Aucun garde, aucun geôlier ne l'empêchait d'aller et venir.

Et pourtant, il se disait au bout de ses forces.

Assis devant lui, un moine.

Un Capucin à grande barbe noire.

Le moine avait un visage grave.

– Puisque vous étiez décidé, pourquoi m’avez-vous fait venir ici ? dit-il. C’était bien inutile..

– Je n’étais pas décidé, je ne le suis pas encore, murmura l’homme.

– Je répète ce que vous m’avez dit.

– Mais vous avez mal compris, mon père. Je vous ai dit que je suis un chemin, une route, en pente. Qu’au bout de la route il y a ma décision. Je n’y puis rien. Je roule sur la pente. Or, si vous savez un moyen d’arrêter la marche des événements...

– Qu’est-ce que vous venez d’écrire ?

– Un câblogramme.

– À qui ?

– À Diane, la Belle Aventurière. Vous la connaissez ? C’est une fille qui...

Le moine interrompit d’un geste.

– Je sais. J’ai lu ses aventures dans certaines revues, dans les journaux aussi.

– Je lui ai demandé de venir m’aider.

– Mais vous aider à quoi ? Que fera-t-elle, que

Je ne puis faire, moi ?

– Elle fera... Je ne sais pas...

Le moine avança sur sa chaise.

– Ubakim, dit-il, que voulez-vous au juste ?

– Je ne sais pas. Je ne sais plus. J'ai sur les épaules une terrible responsabilité.

– Je le sais, dit le moine.

– Et je ne puis y faire face. Si je laisse au pays qui m'emploie le seul bénéfice de la bombe au mercure, ils seront les maîtres du monde en deux ans.

– Évidemment.

– Et ils ne le méritent pas. Il ne faut pas que ce soit ce pays, ces gens, ces politiciens.

– Pourquoi ne pas vous enfuir aux États-Unis ?

– Et donner le secret aux Américains ?

– Ce serait mieux que le pays d'où vous partez !

– Peut-être. Mais quel que soit le pays, ce

secret ne doit pas survivre... Savez-vous ce que je veux de Diane Roy ?

– Non.

– Je veux qu'elle me fasse escorte, qu'elle me protège, qu'elle me mène secrètement dans une île perdue du Pacifique. J'y finirai mes jours dans la paix.

– Apportant dans la tombe votre secret ?

– Oui.

– Et pourquoi vouliez-vous me voir ?

– J'ai cru que vous pourriez m'indiquer une ligne de conduite, autre que celle-là, et que ma conscience pourrait accepter.

– Que voulez-vous donc que je vous dise ?

– Votre seule solution c'est que je donne le secret aux Américains.

– Cela me semble logique. Ils ne font pas mauvais usage de leurs secrets atomiques.

– Savez-vous pourquoi ?

– Non.

– Parce que d’autres pays les possèdent aussi. Les armes sont égales, alors les Américains restent bons. Mais donnez à un peuple, même s’il est « bon », un secret comme la bombe au mercure, et dans combien de temps croyez-vous qu’il deviendra méchant.

– C’est tout à fait théorique, ce que vous dites là...

– Écoutez-moi bien. Les États-Unis, avec leur force industrielle et leur génie inventif, mettraient sur pied une seule usine à bombes au mercure. En six mois, ils auraient fabriqué, pour une somme ridicule, à peine un demi-million de dollars, au moins deux cent mille de ces engins.

– Oui, et je ne vois rien de mal à ça. Ils se protègent.

– Vous croyez qu’ils en resteraient là ?

– Pourquoi pas ?

– L’un des inconvénients des bombes nucléaires, c’est la chute de particules radioactives longtemps après l’explosion de la bombe. Le vent dans les hautes sphères pousse

ces particules aux endroits les moins désirables. C'est une des raisons qui empêche les États-Unis de détruire la Russie une fois pour toutes. Mais avec la bombe au mercure...

– Il n'y a pas cet inconvénient ?

– Non. Aucun reliquat, même pas de radioactivité. La seule explosion, un demi-pays anéanti, et c'est tout. Avec deux cents bombes bien placées, la Russie cesserait d'exister sur la carte du monde...

– Les Américains ne feraient pas ça.

– Non ? Nommez-moi un seul homme, possédant soudain une arme contre laquelle il n'y a pas de défense, et qui ne se sent pas devenir le plus puissant sur la terre...

Le moine se leva pour prendre congé.

– Je crois que n'avons plus rien à nous dire, murmura-t-il.

– C'est bien évident, rétorqua Ubakim... Votre solution ne tient aucun compte des facteurs moraux. Pour vous, mon dilemme n'existe pas...

– Si, il existe, mais je n'y vois que la solution

que je vous suggère.

– Le facteur, moral, mon père ? Voilà ce que je voulais vous entendre m'expliquer. Et voilà le seul sujet que vous n'avez pas abordé...

– Vous croyez que Diane la Belle Aventurière va vous aider sur ce point, railla le moine, mieux que je ne pourrais le faire ?

– Au moins elle essaiera, fit le savant. Mais d'ailleurs, vous n'avez pas à vous préoccuper. J'ai rédigé un câblogramme, mais je ne puis l'envoyer.

– Pourquoi ?

– Je ne sais même pas où l'atteindre...

V

Quand Diane reprit connaissance, elle était loin de se douter que le professeur Ubakim était libre et se cachait à Paris.

Il faut dire qu'à son éveil, elle avait bien d'autres idées en tête.

Tout d'abord, aucune idée, car elle mit plusieurs minutes à retrouver la mémoire et à se rendre compte où elle était.

Puis, à mesure que la pleine conscience lui revint, elle en constata les faits.

Il lui sembla vivre quelque film de cinéma.

Elle se retrouva étendue sur un grabat, solidement ligotée.

Non loin d'elle, un autre grabat, sur lequel était ligoté Saita.

Et tous deux ils étaient dans ce qui devait être incontestablement les oubliettes d'un château.

Des murs de pierre.

On en devinait l'épaisseur.

Sur les murs coulait une incessante humidité.

Une odeur de rance, de moisi, régnait dans ce trou.

Très haut le long du mur, un étroit soupirail, garni de barres de fer.

Et devant eux, dans le mur, une porte, d'une solidité à toute épreuve.

En tournant la tête, Diane vit que Saita aussi était éveillé.

– Sale affaire, dit-elle.

– Nous nous sommes laissés prendre comme des agneaux, dit Saita.

Diane soupira.

– Je me demande où j'avais la tête. J'ai l'habitude d'être plus prudente.

– Moi aussi.

– On n'a pas idée ! C'était classique... En entendant cet homme nous demander de le suivre,

c'était le signal...

Saita soupira à son tour.

– Nous sommes deux imbéciles. Et pour nous punir d'être si bêtes, voilà que nous sommes pris.

– Maintenant, déclara Diane, il s'agit de nous déprendre.

Saita eut un rire sarcastique.

– Ne compte pas sur moi, dit-il, avec mes deux bras coupés, je ne vau pas grand-chose.

– Mais moi j'en vau deux, dit Diane en riant. Tu ne le savais pas ?

Elle réfléchit un moment.

Puis elle se releva tant bien que mal, réussit à jeter un regard circulaire dans l'oubliette, avant que la tension des liens la fasse retomber sur le grabat.

– Rien de spécial, hein ? demanda Saita. Parquet nu... rien à faire...

– Et les deux grabats, qu'est-ce que tu en fais ? demanda Diane.

– Les grabats ?

– Ils sont en acier... C'est du métal commode...

– Ils sont en acier et ils sont commodes, à condition que l'on puisse s'en libérer... T'as vu comment on était ligoté ? Du bel art ! Bien fin qui s'en déprendra.

Diane secoua la tête.

– Saita, ce n'est pas ainsi qu'on se tire d'un mauvais pas... Tu vas rester bien tranquille, laisse-moi faire. Je crois que d'ici une heure, je serai libre.

– Et s'ils arrivent juste à ce moment-là ?

– Nous sauterons les obstacles à mesure qu'ils seront devant nous.

– Bon...

– Je te dis, aie confiance, et attends.

Dans un silence complet, Diane se mit au travail.

Malgré ce que disait Saita, ils n'avaient pas été ligotés avec beaucoup d'art.

La grande erreur avait été de leur attacher les

bras et les mains le long du corps, plutôt que derrière.

De cette façon, Diane put commencer à bouger tranquillement le poignet droit.

D'abord, elle n'en fut pas capable. Mais petit à petit, elle put déterminer la forme exacte du nœud, et la tension de la corde.

Elle découvrit qu'en remontant le bras petit à petit, même au prix d'efforts, elle relâchait l'un des tours, celui qui enserrait le poignet.

C'était déjà quelque chose.

Il n'y avait pas de ligature en haut du coude, seulement à l'avant-bras.

Ainsi elle pouvait opérer une flexion du coude.

C'était presque suffisant pour les fins voulues.

Lentement, patiemment, les dents serrées, elle commença le dégagement de la main droite.

Elle y mit une demi-heure, glissant un peu, se reprenant, flexant le coude, déportant petit à petit les tours de corde.

Une demi-heure et sa main droite était libre.

Après, ce fut un jeu d'enfant.

Elle dénoua facilement le reste des liens, puis se leva, endolorie et engourdie et détacha Saita.

– Et si quelqu'un vient ? dit-il, que ferons-nous ?

– Il s'agit de ruser, fit Diane. Regarde. Comment sortir de l'endroit ?

– Les grabats ?

– Mesure à l'œil. Même bout à bout ils n'atteignent pas le soupirail.

– Que vas-tu faire alors ?

– Tes moignons, ils sont solides ?

– Tu parles ! De la corne au bout, presque.

– Bon. Alors je vais replacer tes liens, mais pour faire croire que tu es encore attaché. Tu n'auras qu'à te lever et ils tomberont par terre.

– D'accord.

– Je vais faire la même chose avec mes liens à moi. L'on viendra sûrement ici. Nous verrons

alors, par les circonstances, ce qu'il faut faire.

– Bon.

– Si à un moment je m'étouffe en parlant, ce sera le signal. Fais comme moi au même instant que ma toux, bondis !

– D'accord.

Un bruit au-delà de la porte.

– Tu entends ?

– Oui.

– On vient.

Rapidement, Diane compléta l'arrangement de ses liens.

Ceux de Saita étaient déjà en place.

– Joue ton rôle, murmura-t-elle au moment même où la porte ouvrait.

Les trois hommes qui les avaient escortés de Paris jusqu'à Tournus étaient là.

Plus un quatrième.

Celui-là, grand, maigre, l'air dévoyé malgré ses vêtements de bonne coupe, vint devant les

autres.

Il se tint debout, flanqué de ses acolytes.

Il examina Saita puis Diane.

– Hum...

Son regard porcine fixait le corps de Diane, les cuisses généreusement découvertes, le linge de nylon que l'on voyait...

Les yeux verts de la fille suivaient les mouvements et les regards de l'homme.

– Je suis Ouled, dit-il.

Diane fit la moue.

– Et je te croyais un homme, fit-elle d'un ton dédaigneux.

Ouled pâlit, rougit. Il s'était raidi sous l'insulte.

– Tais-toi ! hurla-t-il.

– Vous êtes quatre, dit Diane, et vous avez si peur de moi que vous me ligotez sur un lit ?

Elle ricana.

– Poltrons ! Vous n'êtes que des ventres

jaunes !

Ouled s'avança, les poings fermés.

L'un des hommes dit quelque chose en arabe, derrière lui.

Quelque chose que Diane comprit.

– Veux-tu qu'on lui donne une leçon ?...

Mais Ouled secoua la tête.

– Non. Je ne tomberai pas dans le piège. C'est Diane Roy. Ce n'est pas une fille, c'est un démon. Et l'autre c'est Salvatore Saita. Il est aussi dangereux qu'elle, vous avez bien fait de les attacher.

Les hommes étaient détendus.

Liés, leurs adversaires n'offraient aucun danger.

Même Ouled n'était pas sur ses gardes.

Il se rendit vers le mur, allumant une cigarette tout en marchant.

Il revint, se planta les deux pieds, puis, mains aux poches, la cigarette pendant de la lèvre inférieure, il dit :

– Maintenant je veux savoir ce que voulait Diane la Belle Aventurière à Ouled...

Il cracha par terre à côté du grabat.

– Je ne suis pas assez bête de croire que la Belle Diane serait de mon bord.

– Et si tu te trompais, fit-elle, ça t'en boucherait un coin ?

Ouled éclata de rire.

– Toi, sur mon bord ? Me prends-tu pour un fou ?

Diane choisit prudemment ses paroles.

Il fallait dire exactement les mots propices.

– Je suis sur ton bord dans un cas et je ne le suis pas dans les autres. Ce que tu fais ne m'intéresse pas. Je veux dire que même dans les choses où je ne suis pas sur ton bord, je ne suis pas contre toi.

Saita suivait des yeux toute la scène et admirait l'habileté de Diane.

Ouled haussa les épaules.

– Je ne te crois pas, dit-il.

– Pourquoi ?

– Dans ce que je fais, Diane ne peut jamais être sur mon bord.

– Comment le sais-tu ?

– La logique le dit.

– Au moins dans une chose, je le suis.

– Laquelle ?

– Je m'explique. Je ne suis pas avec toi, mais je suis prêt à te payer et à te protéger ensuite s'il le faut.

– Toi me protéger ?

– Oui.

– Toi, ligotée sur un grabat ?

– Si tu es intelligent, tu me délivreras de mes liens d'ici peu.

– Et si je ne le fais pas ?

– Tu perdras dix mille dollars américains.

Les yeux d'Ouled brillèrent.

Même pour lui, souteneur à haut rendement, c'était une somme.

– Dix mille ? répéta-t-il après Diane.

– Oui.

– En cash ?

Il employait l'expression canadienne devenue parisienne à cause de sa commodité.

– En cash.

– Pourquoi faire ?

– Pour rien faire.

– C'est une blague.

– Je veux un renseignement.

– Je ne moucharde pas.

– Tu as déjà mouchardé.

– Moi ?

– Oui. Ta mémoire est courte.

– Qu'est-ce que tu en sais ?

– Je pourrais te citer des cas... Mais pour dix mille, tu ne trouves pas que ça vaut la peine.

Ouled était mal à l'aise devant ses acolytes.

Mais il n'osait plus maintenant les faire sortir.

Et d'autre part, les dix mille dollars avaient produit leur effet sur lui.

Il était bien près des négociations.

– Parle, dit-il enfin.

– Tu dis moucharder mais c'est toi qui l'as dit. Ce que je te propose n'a rien à faire avec ça.

– Ah ! non ?

– Non.

– Écoute, la fille. On ne vient pas offrir dix mille dollars américains pour des insignifiances. C'est qu'on a du boulot sérieux en vue.

– Cela dépend.

– Et du boulot sérieux, quand il s'agit de renseignements...

– Ce n'est pas nécessairement moucharder.

– Non ? C'est quoi, alors ?

– Tu mouchardes quand tu dénonces des camarades, des amis, des complices.

– Oui.

– Mais si tu as été payé pour un travail, un

seul. Que ces gens ne te sont rien. Tu avais une tâche, tu l'as accomplie, de donner quelques renseignements par la suite, est-ce que c'est moucharder.

– Ça dépends. Tu travailles avec la police.

– Pas toujours, et tu le sais bien.

– C'est connu.

– Parfois je travaille seule. D'ailleurs, tu connais Saita ?

– Oui.

– Il ne travaille pas avec la police, lui.

– Je sais.

– Alors ?

Ouled hésita un moment

– Propose, dit-il, je verrai ensuite.

– Je veux retrouver Ubakim.

– Ubakim ? Pourquoi ?

– Je veux le retrouver.

Ouled était pâle.

Une sueur froide au front.

Il voyait envoler les dollars.

La veille, on lui avait téléphoné que le vieux Ubakim était disparu. On lui demandait de le retrouver. Les mêmes qui l'avaient payé pour kidnapper le professeur étaient prêts à payer de nouveau pour le retrouver.

Ouled avait mis ses meilleurs hommes au travail.

Vingt-quatre heures presque d'écoulées et rien encore.

Et voilà que Diane offrait dix mille dollars pour le vieux.

Alors que le travail présent se faisait pour mille...

Donc dix fois plus. Dix fois plus, c'est une somme, c'est alléchant, c'est du boulot de grande classe.

Seulement pour retrouver le vieux...

Mais où était-il, le chameau, le salaud, le coureur !

Ouled se dit qu'il lui fallait gagner du temps.

- Je vais réfléchir, dit-il.
- Non, fit Diane catégoriquement.
- Comment, non ?
- Je veux savoir tout de suite.
- J’ai dit que je veux réfléchir.
- Ce devrait être tout réfléchi. C’est la fortune que je t’offre.
- J’ai besoin de quelques heures.
- Pourquoi ?
- Pour réfléchir que je te dis.
- Tu sais où est le vieux ?
- Je l’ai amené à Paris, je l’ai remis entre les mains de quelqu’un. Je sais où il est... sans le savoir.
- Donc tu ne le sais pas.
- Je sais à qui je l’ai remis.
- Mais tu ne sais pas s’ils l’ont encore.
- Enfin, ils doivent...
- Mais tu n’en es pas certain.

Ouled suait à grosses gouttes.

– Écoute, entendons-nous. Je te dis de me donner quelques heures. Dans quelques heures, je te renseignerai si je le puis.

– Si tu le peux ? Donc, tu ne le sais pas ? Alors je retire mon offre.

Ouled fit des gestes désespérés.

– Non, la fille, écoute, pour dix mille dollars, j’y gagne à te dire où il est. Mais d’abord, il faut que je prenne des mesures...

Diane ricanait, sur son grabat.

– Je ne sais ce qui me retient de te servir une leçon de judo, fit-elle. Je me donnerais le plaisir le plus complet à t’envoyer voler la tête contre le mur.

Ouled railla.

(Quoique sans grande envie de le faire)

– Tu braves et tu es étendue sur un grabat, ligotée. Ils avaient bien raison, les gens qui me parlaient de toi. Ils disaient que c’était cinquante pour cent de bluff et cinquante pour cent de

chance !

– Ahem ! toussa très fort Diane. Couvre-moi, Saita.

Et en disant, elle bondit de sa couche, empoigna Ouled dans une terrible prise de Judo, l'envoya rouler deux fois par terre, le releva, le tint suspendu un moment dans les airs.

– Je t'envoie ta tête contre la pierre, dit-elle à l'homme impuissant. Maintenant, choisis !

Saita, ses moignons en alerte, couvrait en effet Diane.

Mais sans qu'il en fut besoin, car les trois acolytes, bouche bée, n'avaient pas encore eu le temps de faire un seul mouvement, tant le saut de Diane avait été rapide comme l'éclair.

De là-haut Ouled implorait.

– Non, non, pose-moi, pose-moi !...

Diane le posa par terre, sur ses pieds.

– Maintenant, dit-elle, parle-moi encore du bluff.

Et avant qu'aucun d'eux n'ait pu faire quoi

que ce soit, Diane avait tiré d'entre ses seins un revolver très mince, fin, long, mais qui possédait un sinistre aspect de pleine efficacité.

– Tranquilles, tous, dit-elle. L'ordre était bien inutile. Ils étaient médusés.

Y compris Ouled qui regardait Diane, bouche bée.

Saita, ses moignons toujours en position d'attaque, les surveillait de près.

Diane riait.

– Cinquante pour cent de bluff, Ouled ?

Le souteneur secouait lentement la tête de droite à gauche, d'un air de complète stupéfaction.

– Je retire complètement ce que j'ai dit, fit-il. Tu mérites bien la réputation que tu as.

– Maintenant, fit Diane, parlons franchement.

Ouled haussa les épaules.

– Je n'ai plus rien à dire. Tu nous as.

Il riait doucement.

– C’est quasi un honneur que de se faire jouer par Diane. Ta réputation est mondiale... Personne ne t’a jamais eue.

– Non, c’est vrai...

– Et personne ne l’aura jamais, déclara Saita.

Ouled montra la porte.

– Vous êtes libres. Mon homme ira vous reconduire à Paris...

– Oh ! pas si vite... Pas si vite, fit Diane... Ce serait trop facile... Rangez-vous contre le mur, là...

– Hé, pourquoi ?

– J’ai dit, rangez-vous contre le mur. Nous avons à parler...

– Diane !

– Puisque vous connaissez ma réputation, vous savez aussi que je suis impitoyable. Je n’agis pas seulement pour venger, j’agis aussi pour punir. Exécuter s’il le faut. Or, toi, Ouled, tu es un assassin. C’est prouvé. La loi ne peut te punir, mais en conscience, tu restes coupable. Et tes

acolytes aussi sont des assassins. Aujourd'hui, je ne risquerai pas de vous perdre, ou de me faire maîtriser. Quatre contre un et demi, l'enjeu est trop fort.

Elle montra son arme, sinistre, dangereuse...

– Je vais donc rendre un très grand service à l'humanité.

Ouled suait de nouveau. Il regardait Diane d'un air épouvanté.

– Qu'est-ce qui se passe ? cria-t-il.

– Tes précautions sont aussi ta perte, lui dit Diane. Il est certain que personne ne vous a vus nous amener ici. On ne pourrait donc pas m'accuser d'avoir voulu faire justice moi-même.

– Faire justice ?

– Oui, pourquoi ?

– Tu ne vas pas...

– Je vais très systématiquement et méthodiquement vous tirer une balle à chacun. L'arme est automatique. Et de plus, vous connaissez ma réputation au tir à la cible. Vous

êtes une cible parfaite. Je débarrasse l'humanité, et je sors d'ici, ni vu ni connu.

Et dans le concert de hurlement, sous les yeux agrandis d'épouvante de Saita, Diane tira, en succession rapide, quatre balles qui atteignirent les quatre hommes devant elles.

L'un après l'autre ils tombèrent, abattus.

Saita criait.

– Diane ! Diane ! Qu'est-ce que tu fais là ?

Elle remit l'arme dans son corsage en riant.

– Saita, ne sois pas naïf. Tu ne crois tout de même pas que je les ai tués... ?

– Mais...

– Mon arme contient des capsules soporifiques. Dès que ces capsules touchent la peau, une petite aiguille s'en dégage qui pique la personne. Celle-ci tombe foudroyée pour se réveiller dans douze heures environ...»

– Ah ? Je suis soulagé.

– Et tu as vu, Saita... ?

– Nos gens ?

– Oui, tu les as bien vus ?

– Oui.

– Ils viennent de passer par les affres de la mort !

– J’ai bien vu.

– Visages convulsés, des cris d’imploration !

– Oui.

– Et pas un avec assez de sang-froid ou de courage pour se lancer sur moi et m’arracher l’arme... Ça te donne une idée de ce qu’ils valent...

– Ce sont des chiens... !

– Oui... Et je suis très contente de leur avoir foutu la peur noire. Ils méritaient plus que cela.

– Et pendant ce temps nous sommes tranquilles...

– Oui. Viens avec moi. Nous retrouvons une auto, puis nous nous orientons afin de savoir où nous sommes, et file sur Paris.

– Mais... Ubakim ?

– Ouled ne savait pas où il était. C'est facile de voir...

– Mais il savait où se renseigner.

– Pas plus. La preuve, c'est qu'il voulait quelques heures. S'il avait su, il serait monté téléphoner et en dix minutes, tout allait... Viens, nous avons encore du travail à faire à Paris.

VI

Ils remontèrent dans le château, le long d'interminables escaliers, et finalement ils débouchèrent dans la salle d'armes.

– Je sais où nous sommes, s'écria Saita. Je connais l'endroit.

– Où est-ce ?

– C'est l'ancien château d'un baron français de mes amis. Nous sommes à Tournus.

– Loin de Paris ?

– Deux heures d'auto, avec une bonne voiture.

– La 16 chevaux doit être encore là.

– Oui, probablement.

– Allons la trouver...

Un téléphone sonna dans un coin de l'immense pièce. Diane, entraînant Saita, alla soulever l'appareil mais le mit sur l'oreille de son

copain.

– C'est mieux comme ça, murmura-t-elle.

Une voix disait :

– Allô ! J'ai repéré Ubakim. Il est dans un appartement, 64 rue Monge, près de la porte d'Italie. Troisième étage, à gauche. Mais il faut faire vite. Il veut aller au Palais de Chaillot, au siège des Nations-Unies, il veut livrer le secret de la bombe au mercure.

Saita ne répondit pas.

Il fit signe à Diane de raccrocher.

Puis il lui expliqua ce qu'il venait d'entendre.

– À toute vapeur, s'écria Diane. Nous n'avons pas une minute à perdre. Si tu n'as jamais vu ce que c'est de la vitesse en auto, tu vas en voir.

La 16 chevaux était dans la cour du château.

En dix minutes, Diane l'avait conduite jusque sur la Nationale 7, et filait sur Paris.

– Ah ! si nous avions l'autoroute de l'ouest, dit-elle, ce qu'on en ferait du bon temps !

Mais deux heures plus tard et un peu moins,

après le rond-point de la place d'Italie, puis la descente du boulevard jusqu'à la pente de la rue Monge, Diane freinait l'auto en face du 64.

À la porte, elle fut bloquée.

Une concierge, grasse, énorme, lui barrait le chemin.

– Qui voulez-vous voir ? demanda-t-elle.

(Plaie de Paris que ces concierges grossières, truculentes, ivrognes pour la plupart, femmes vulgaires, à cheval sur des droits réels ou imaginaires.)

– D'abord, ma petite dame, qui voulez-vous voir ?

– Le professeur, au troisième, à gauche.

– Y'a pas de professeur là.

– Vous ne savez peut-être pas qu'il est professeur, mais je le sais, moi.

– Puisque je vous dis qu'il n'y a pas de professeur là !

– Qu'importe, je veux voir le locataire du troisième.

– Et si je ne veux pas, moi ?

– Pardon ?

– Je n'aime pas les gens qui viennent ici me donner des ordres. Je tire le cordon si ça me plaît !

– Ah ! C'est donc pas un pays libre que la France ?

– Ne venez pas me faire de discours, sinon je referme le carreau.

– Je veux voir le locataire du troisième, à gauche.

– Demandez-le poliment !

– J'ai commencé par le demander poliment. C'est vous qui avez été grossière. Maintenant, je n'ai plus à être polie envers vous !

– Tant pis alors. Je ne tirerai pas le cordon.

– Vous empêchez votre locataire de voir qui il veut ?

– C'est moi la concierge ici.

– Et la liberté ?

– J’ai des droits !

– Vous en abusez, madame !

– Je sais ce que j’ai à faire.

– Ainsi, vous réglez la vie des locataires ?

– Si ça me plaît, oui.

– Si le professeur veut aller manger, que faites-vous ? Vous l’en empêchez ?

La concierge eut un juron grossier envers Diane.

– Bon, fit cette dernière. Maintenant, fini le jeu.

Elle tira un porte-carte de son sac, montra à la concierge sa carte de l’Interpol.

– Qu’est-ce que c’est que ça ? fit la grosse femme, soupçonneuse ?

– Je vais vous expliquer. L’Interpol, c’est la police internationale créée par l’Organisation des Nations-Unies. Je suis ici en mission...

– Mais fallait le dire, ma p’tite dame.

– Non, il ne fallait pas le dire. Ce serait

nouveau que j'aie des comptes à rendre à une vulgaire concierge.

– Une vulgaire concierge, cria la femme. Ah ! je vais vous apprendre !

Un sergent de police passait.

Diane lui fit signe.

Quand il fut près d'elle et de Saita, elle lui montra sa carte de l'Interpol.

– Enfoncez, dit-elle.

La concierge poussa un cri.

– Non, n'enfoncez pas, j'ouvre.

Mais Diane fut impitoyable.

– Vous savez que la police métropolitaine doit obéir aux ordres des agents de l'Interpol quand il y a urgence, n'est-ce pas ?

L'agent hésitait.

– Je ne vous le dirai pas deux fois, s'exclama Diane. Si vous tenez à être encore dans le corps de police demain, enfoncez cette porte.

– Mais la concierge est prête à ouvrir.

– N'enfonchez pas, criait toujours la concierge.

– Vous n'avez pas à discuter mes ordres, fit Diane. Allez-vous, oui ou non, enfoncer ?

L'agent fit signe à deux costauds que les cris de la concierge avaient attirés.

– Aidez-moi à enfoncer la porte, dit-il.

– Mais je suis prête à ouvrir, se lamentait la concierge. En roulant les « r » comme un bon bourguignon, l'agent se redressa.

– Madame, quand j'ai des ordres, j'obéis. L'Interpol commande, je n'ai pas à discuter.

– Ah ! doux Jésus, mais qu'est-ce que j'ai donc fait au Bon Dieu, pleurait la concierge.

– Vous n'avez rien fait au Bon Dieu, dit Diane, vous m'avez fait quelque chose, à moi !

Et elle ajouta d'un air railleur.

– Ça suffit, voyez-vous !

L'agent, les costauds et Saita se ruaient sur la porte.

Le pêne céda et l'huis vola contre le pan de mur.

La porte ouvrait sur une cour intérieure.

– Maintenant, déclara Diane à l'agent, venez avec moi. J'ai besoin d'un constable métropolitain, je crois.

Saita vint marcher à ses côtés.

– Un constable ?

– Une intuition.

– Tu crois que Ubakim se serait... ?

– Suicidé ? C'est possible. Je commence à voir un peu ce qui se passe.

– Mais quoi ?

– Puisqu'il parle de se rendre livrer son secret au monde, par l'entremise des Nations-Unies c'est qu'il a des crises de conscience.

– Mais entre ça et le suicide...

– Remarque bien que c'est la solution la plus sûre. S'il meurt et que meurt avec lui le secret de la bombe au mercure il n'a plus à s'inquiéter de livrer son secret à des gens qui n'en sauront pas faire un bon usage.

Diane ne savait pas devoir dire si juste.

Car au moment même où elle montait vers
l'appartement...

VII

Le moine capucin parti, Ubakim avait passé par des trances terribles.

Tout en lui se révoltait à la pensée qu'un pays dusse devenir, par sa faute à lui, le maître incontesté du monde.

Il avait beau chercher en lui, et aucun pays ne lui semblait doué de cette pureté d'intention qui en eût fait un chef mondial à grands principes.

Restait donc, comme solution possible, d'aller donner le secret au monde entier.

Et ainsi, personne ne serait maître.

Mais une pensée l'arrêta soudain.

Il n'y avait qu'un moyen de livrer le secret, et c'était par l'entremise des Nations-Unies.

Or, les Nations-Unies, en principe, sont un groupe neutre. Mais Ubakim se sentit soudain assuré que le secret ne serait pas partagé. Il irait

au bloc occidental, les pays de l'Alliance Atlantique.

Et il lui apparut pire encore que cette bombe au mercure devinsse la force qui ferait de cette Alliance la puissance mondiale.

C'était tous les pays ou aucun.

Même les blocs, dits défenseurs de la liberté avaient prouvé, ici et là dans le monde, et surtout en Égypte, qu'ils faisaient fi de tous les traités, et que pour protéger la Sainte Huile, on recourait à des saletés de grande classe.

Que ne ferait-on pas, parmi ces gens, avec la bombe au mercure toute-puissante et invincible ?

Non, cette solution était encore plus désastreuse que les autres, et Ubakim ne s'y put résoudre.

Restait une seule chose, conclut-il tristement.

La seule porte de sortie.

Mourir.

Mourir en emportant avec lui le secret.

C'était un secret qui tenait peu de place.

Une feuille de son carnet de notes.

Une formule, que personne n'avait songé d'aller chercher là. Un carnet d'adresses, pensez donc, contiendrait-il le secret de l'arme la plus terrible au monde ?

Mais l'on n'imaginait pas que le secret en question se réduisait à quelques chiffres, quelques lettres, disposés en forme de formule algébrique.

Il prit donc le carnet dans sa poche.

Il l'ouvrit à la page alphabétique « M ».

Cela-avait été une de ses petites ironies. M, pour mercure. Et dans B, pour bombe, il avait inscrit la formule de nouveau, par mesure de précaution.

Il arracha les deux pages, les roula en boule et les avala.

Puis il s'en fut dans son sac de voyage, y prit un revolver et revint au milieu du salon.

À ce moment, Diane, Saita et l'agent arrivaient sur le palier.

Ubakim était déjà absent, déjà au seuil de l'autre monde.

Il n'entendait plus rien.

Il avait un grand bourdonnement dans la tête.

Son geste, il en avait peur, mais il savait aussi qu'il FALLAIT l'accomplir.

Il porta l'arme à sa tempe.

Diane pressait le bouton de la sonnette.

Ubakim n'entendit pas.

Et même s'il avait entendu, cela l'aurait-il arrêté ?

Il est probable que non.

Il appuya le doigt sur la gâchette.

Diane se tournait vers l'agent, vers Saita.

– Enfoncez, dit-elle.

Au moment même, Ubakim pressait la détente.

– Vite ! hurla Diane.

Les deux hommes, épaule à épaule, se ruèrent contre l'huis et le firent voler en éclat.

Au même instant, Ubakim s'abattait sur le parquet.

Diane bondit vers lui.

Il était trop tard.

Ubakim avait la tête fracassé, il avait déjà cessé de vivre.

– Voilà, c'est fini, fit Diane. L'agent, médusé, n'y comprenait rien.

La concierge, que sa graisse avait empêchée de monter plus vite, surgit dans la pièce.

En voyant le cadavre, elle se couvrit d'abord le visage des deux mains.

Puis, dégageant le regard, elle poussa un cri terrible.

– Sainte Mère de Dieu, qu'est-ce que c'est ?

Diane, en colère, se tourna vers elle.

– Taisez-vous, dit-elle. C'est vous qui avez tué cet homme !

– Moi ?

– Oui. Si vous n'aviez pas été si bête, à la

porte, nous serions entrés tout de suite, et il ne se serait pas tué.

Et laissant là la grosse femme atterrée, elle sortit, entraînant Saita.

VIII

Les constatations complétées, Diane et Saita se retrouvèrent à leur chambre de l'hôtel Daunou. Ils étaient exténués tous les deux.

– Quelle aventure, Seigneur. Kidnappés, puis prisonniers dans des oubliettes...

– Et arriver trop tard en plus, s'exclama Saita.

– Trop tard ? fit Diane d'un ton bizarre.

– Mais oui. Pourquoi le dis-tu sur ce ton ? Cinq minutes plus vite, et nous tenions Ubakim vivant... La faute à cette concierge, aussi...

Mais Diane souriait étrangement.

– Tenir Ubakim vivant, est-ce que c'était vraiment une solution ?

– Je ne comprends pas...

– Ton opinion, Saita, c'était une solution ?

– Nous ne toucherons pas les vingt mille

dollars...

– Oh ! peu m’importe, tu sais. Et toi, qui es riche, ça te contrarie ?

– Non.

– Moi non plus. J’ai de l’argent en banque... Non, je vais te dire quelque chose, Salvatore Saita, qui va te surprendre. .

– Quoi donc ?

– Nous sommes arrivés en retard... Oui. Dans un certain sens...

– Nous aurions pu sauver Ubakim.

– Tu ne sais pas l’intention que j’avais ?

– Non ?

– Une intention basée sur la pure logique. Peut-être que ma morale est fausse mais je crois que le salut du monde est plus important que mes remords personnels de conscience.

– Qu’est-ce que tu veux dire ?

– Seulement ceci. Suppose un moment que nous soyons arrivés en temps.

- Oui.
- Nous aurions trouvé Ubakim vivant.
- Oui.
- Vivant, il constituait un problème.
- Bien... en un sens... oui.
- Le remettre au pays qui l'avait d'abord engagé, c'était une solution ?
- Par rapport au reste du monde, non.
- Et le laisser au pays qui l'avait kidnappé n'était pas non plus une solution.
- Non, évidemment.
- De le laisser livrer son secret au monde, que serait-il arrivé ?
- Une sorte de deadlock... Personne de plus puissant que l'autre, ou de moins puissant.
- Mais il avait l'intention d'aller aux Nations-Unies.
- Et alors ?
- Qui se serait emparé du secret avant que les Russes ne puissent y toucher ?

– Je vois ce que tu veux dire, les Américains !

– Oui.

– Ah ! bon... je comprends...

– Pour le salut du monde, il n’y avait qu’une solution possible.

– Diane !

– Oui, dit-elle gravement. Une seule. Si Ubakim ne s’était pas tué, il aurait fallu que je l’abatte, moi.

– Diane !

– Pour le salut du monde, Saita, tu comprends, je n’avais pas de choix...

Épilogue

Par caprice, Diane s'arrêta à Saint-Pierre et Miquelon en chemin pour le Canada.

Non sans misère.

L'avion qu'elle devait prendre pour accomplir cet arrêt n'était pas l'avion normal Paris-Montréal, dont le seul arrêt canadien avant Dorval est à Gander.

Il lui fallut prendre un avion jusqu'à Boston.

Et de là transférer sur un avion se rendant de Boston à Sydney, par Halifax.

Et de Sydney, un petit bateau poussif, qui dansa et tangua sur les vagues, et la descendit finalement à l'île Saint-Pierre.

C'était du pur caprice.

Et aussi une grande curiosité.

Elle n'avait jamais visité ces îles, possessions

françaises qui sont en plein Golfe Saint-Laurent.

Coin de France perdu là, loin de la métropole...

On lui avait parlé de l'endroit, de ses brumes, de ses pluies presque continuelles, du terrible climat hivernal.

Mais elle n'y était jamais allée et se le reprochait.

Et voilà qu'elle y mettait pied.

À la grande surprise des habitants, qui voient rarement arriver là une fille si jolie, aussi élégante, véritable image sortie de quelques revues de haute mode.

Et Diane, arrivant là pour un repos bien mérité, ne se doutait pas qu'elle s'engageait dans une autre aventure.

Celle-là bizarre, qui allait lui faire voir la mort de très près.

L'aventure du Fantôme des Récifs...

De la Mort impitoyable.

Des mystères qui hantent la nuit des plateaux

désertiques des îles.

Avec la mer, au bas de falaise, battant puissamment...

Sorte de symphonie sinistre pour accompagner les bruissements mystérieux du Fantôme des Récifs faisant sa ronde macabre...

Cet ouvrage est le 491^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.